



Perspective

Actualité en histoire de l'art

2 | 2017

Le Maghreb

Éditorial

Judith Delfiner



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/7392>

DOI : [10.4000/perspective.7392](https://doi.org/10.4000/perspective.7392)

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 5-7

ISBN : 9782917902394

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Judith Delfiner, « Éditorial », *Perspective* [En ligne], 2 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/7392> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.7392>

Judith Delfiner

Dans le volume de *Perspective* consacré aux *États-Unis* (n° 2015-2), Anne Lafont annonçait dès les premières lignes de son éditorial les deux objectifs qu'elle assignait désormais à la revue : « sortir d'une géographie de l'art reposant sur la seule notion, en partie obsolète, d'État-nation [...] et interroger l'évidence d'une forme de hiérarchie culturelle entre un centre et des périphéries dans notre monde globalisé de l'art et de l'histoire de l'art¹ ». À l'aune de cette double ambition, Anne Lafont a sensiblement infléchi la ligne éditoriale de *Perspective* en travaillant à différents niveaux la notion de transversalité, tant par le renoncement aux numéros chronologiques que par le choix de thématiques – telles *Textiles* (n° 2016-1) – qui ouvraient l'histoire de l'art en mettant à l'honneur toute la complexité d'une discipline où la question de la matérialité des œuvres permet d'élaborer une pensée de celles-ci suivant une approche plus intuitive, empirique, voire artisanale, ressortissant parfois au bricolage dans la manière d'opérer des agencements à partir des « moyens du bord² ». Sous sa direction, *Perspective* a singulièrement relevé ce défi consistant à ébranler « les catégories héritées des XVIII^e et XIX^e siècles dans la construction du discours sur l'art, à savoir : le territoire régional comme aune et finalité de l'histoire des œuvres et des artistes, et l'Europe en tant que prescripteur de canons artistiques universels via les musées³ ».

La publication du présent volume, qu'elle a presque intégralement conçu, relève pleinement de cette dynamique d'ouverture et de décentrement qu'elle a impulsée. Pour la première fois, la revue se détourne de l'État-nation en consacrant ses pages à l'étude d'un espace dont l'appellation et les frontières ont fluctué au cours de l'histoire. Relevant du champ de l'astronomie et signifiant le ponant, le terme Maghreb fut repris par des géographes arabes de la période classique pour désigner l'ensemble de l'Afrique septentrionale. Surnommée « l'île du couchant » (*Djaziret-al-Maghrib*), cette région a ainsi longtemps été perçue et vécue comme une périphérie au regard du centre de l'« Orient » que constituaient Damas ou Bagdad. Dans son acception stricte, le Maghreb désigne désormais un territoire délimité au Nord par la Méditerranée, au Sud par le Sahara, à l'Ouest par l'Océan Atlantique et à l'Est par la Lybie, englobant l'Algérie, le Maroc et la Tunisie. Terre de migrations, de conquêtes et de colonisations, il a connu une histoire particulièrement mouvementée – tragique à ses heures les plus sombres – faite d'assimilations et de résistances, à partir de laquelle il a construit une entité culturelle forte.

Un tel paradoxe se trouve au cœur de ce numéro, ou comment le brassage et le syncrétisme de réalités hétérogènes, mouvantes, voire contradictoires, ont contribué à la formation d'une identité à la puissance affirmée. Comme le souligne Rachida Triki dans sa tribune, s'il est un point d'ancrage qui fonde pareille unité – fût-elle hétérogène –, c'est incontestablement l'héritage artistique entendu dans une acception élargie, des sites archéologiques à l'architecture, en passant par les beaux-arts, les arts décoratifs ou les livres. Étant donné la richesse de ce patrimoine, il est aisé de comprendre l'importance que purent recouvrir les savoirs archéologiques dans la construction d'une réalité et d'un imaginaire historiques et politiques. Le débat sur le sujet, mené par Clémentine Gutron, expose notamment la manière dont ces connaissances ont pu fournir matière à des récits

mythologiques, voire à une réécriture de l'histoire, tel le fantasme colonial de grande Rome en réaction duquel les acteurs des indépendances maghrébines forgèrent des contre-mythes africains.

Le rapport au passé colonial et la recherche de son émancipation après les indépendances constituent assurément l'un des fils rouges de ce volume. Dans une étude sur la constitution des collections des musées d'Alger, de la colonisation à nos jours, élaborée à partir d'une typologie de la figure du donateur, Bernadette Saou-Dufrène et Amel Djenidi esquissent l'histoire complexe de ces dons qui révèlent en creux l'évolution du paysage politique, idéologique et culturel dans lequel elle s'inscrit. Durant toute cette période, l'architecture fut le vecteur de penchants contradictoires oscillant entre désir de modernité et volonté de perpétuation d'un vocabulaire et de savoir-faire traditionnels. Nabila Chérif analyse ainsi le phénomène de transfert de modèles importés de la métropole et leur domestication à Alger entre 1830 et 1980, quand Nancy Demerdash-Fatemi met en lumière la figure de Victor Valensi et notamment sa vision cosmopolite de Tunis à travers son aspiration à un modernisme vernaculaire, tandis qu'Ines Mouadji dresse un bilan historiographique de l'œuvre de Fernand Pouillon, architecte incarnant le dialogue entre les deux rives de la Méditerranée.

La question des échanges de part et d'autre de cette mer intérieure, et plus généralement celle du rapport entre un supposé centre et des espaces périphériques, constitue la toile de fond du débat mené par Éric de Chassey qui réunit autour de lui certains acteurs stratégiques du monde des musées de la rive sud de la Méditerranée pour interroger l'idée de musée universel telle qu'elle fut présentée dans la « Déclaration sur l'importance et la valeur des musées universels » (2002) signée par un ensemble de grandes institutions muséales occidentales. Cette discussion révèle le positionnement complexe de ces lieux émanant tantôt de décisions étatiques, tantôt d'initiatives privées, dont l'ancrage local ne contredit nullement une certaine aspiration à l'universalité. La circulation entre le local et le global forme également le cadre général du débat mené par Philippe Sénéchal, en présence de quelques-uns des représentants de la scène intellectuelle, culturelle et artistique maghrébine, dont l'enjeu consiste à évaluer la place institutionnelle de l'histoire de l'art, son enseignement et sa diffusion, jusque dans ses aspects les plus contemporains, notamment à travers les relations qu'entretiennent les artistes de la diaspora à leur pays d'origine.

Un certain nombre d'études portent plus précisément sur la manière avec laquelle la création contemporaine rend compte de tels échanges à l'échelle internationale. L'importance de la figure de Frantz Fanon dans le champ des arts actuels – d'Eija-Liisa Ahtila à Katia Kameli en passant par Bruno Boudjelal –, fait l'objet du texte d'Émilie Goudal, tandis qu'Alia Nakhli analyse la contribution des artistes tunisiens au courant panarabe *hurûfiyya* (« lettriste ») – consistant à faire usage de la lettre dans la création visuelle – dont on peut suivre les développements de la période des indépendances jusqu'à aujourd'hui. À travers le cas singulier de la galerie L'Atelier à Rabat, Morad Montazami retrace quant à lui les récits multilingues de l'un des premiers lieux à avoir promu l'art local dans un contexte transnational à l'échelle du grand Sud. Les voix croisées de Kader Attia et d'Yto Barrada tissent l'entretien mené par Brigitte Derlon et Monique Jeudy-Ballini, dans lequel les artistes évoquent leur rapport à l'Algérie pour le premier, au Maroc pour la seconde, au travers de problématiques telles que l'exil, l'hybridité ou encore l'authenticité, traitées au prisme du politique. Des articles de fond sur des objets plus circonscrits viennent enfin compléter le numéro. Jean-Pierre Van Staëvel interroge la portée révolutionnaire de l'art almohade dans son rapport à l'actualité politique et religieuse, quand Nourane Ben Azzouna et Hiba Abid centrent leurs études, pour l'une sur les corans de l'Occident musulman médiéval dont l'analyse croise l'histoire sociale, religieuse et culturelle arabo-islamique, pour l'autre sur les évolutions de la tradition manuscrite au Maghreb à l'épreuve de l'expansion ottomane qui marque profondément la période moderne.

Consacrer un volume de *Perspective* au Maghreb, c'est nécessairement rouvrir la question des rapports entre l'Orient et l'Occident, entre l'un et le multiple, entre le même et l'autre. Alors qu'Édouard Glissant opposait à la Caraïbe la Méditerranée – « une mer intérieure, entourée de terres, une mer qui concentre (qui, dans l'Antiquité grecque, hébraïque ou latine, et plus tard dans l'émergence islamique, a imposé la pensée de l'Un)⁴ » –, le Maghreb nous apparaît comme une entité fondamentalement plurielle. Cette pluralité serait aussi à penser comme le multiple de l'un dès lors que l'on signifie par là l'intériorisation de l'Autre. « Si l'Occident est en nous, soulignait Abdelkebir Khatibi, point comme une extériorité absolue, mais bien comme une différence à mesurer rigoureusement par une autre différence, elle-même à penser en tant que telle dans l'enjeu des écarts (et de l'être), si donc l'Occident n'est plus cette illusion de notre propre désarroi, tout reste alors à penser⁵ ». Il nommait ainsi « "différence sauvage", la fausse rupture qui projette l'autre en un dehors absolu⁶ », conduisant à un essentialisme dévastateur. « De quel Occident s'agit-il ? De quel Occident opposé à nous-mêmes, en nous mêmes ? Qui nous-mêmes⁷ ? », finissait-il par conclure. De manière plus radicale encore, Jacques Derrida – en qui l'empreinte du pays natal avait donné lieu au néologisme « nostalgérie » – désignait « monolinguisme de l'autre », la langue que nous parlons mais qui ne nous appartiendra jamais, « lui revenant, toujours, à l'autre, de l'autre, gardée par l'autre. Venue de l'autre, restée à l'autre, à l'autre revenue⁸. » De ce modèle d'hospitalité qu'est la langue, appelons de nos vœux la venue de ce que Khatibi avait imaginé à travers le concept d'universalisme polycentrique : « Géopolitiquement, dans le voisinage arabo-européen, naîtrait peut-être la nouvelle Méditerranée, cet espace où, en utopie, chaque partenaire apporterait sa part d'humanité et de civilisation. Encore faudrait-il bâtir cet espace sur les lois de l'hospitalité qui devraient, au-delà de l'utilitarisme, frayer un chemin vers un universalisme polycentrique⁹. »

1. Anne Lafont, « Éditorial », dans « Les États-Unis », numéro thématique de *Perspective : actualité en histoire de l'art*, n° 2015-2, p. 5.

2. Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, 1962, p. 31.

3. Lafont, 2015, cité n. 1, p. 5.

4. Édouard Glissant, *Poétique de la relation*, Paris, 1990, p. 46.

5. Abdelkebir Khatibi, *Penser le Maghreb*, Rabat, 1993, p. 124.

6. Khatibi, 1993, cité n. 5.

7. Khatibi, 1993, cité n. 5.

8. Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris, 1996, p. 70.

9. Abdelkebir Khatibi, *Œuvres complètes : Essais III*, Paris, 2008, p. 339.

